

Paris, le dimanche 15 novembre 2015.

La précédente nuit d'Amarante avait été une nuit d'orage, celle-ci est un crachin brumeux sous un plafond bas traversée d'éclairs, les images de l'hôpital s'enchaînent aux images de l'hécatombe ; les photos réalisées opèrent comme un collage, se superposent, marouflage imaginaire, une pseudo réalité déroule son film en noir et blanc sur l'atroce récit, pansement sur la plaie vive de l'angoisse coupable. Lugubre amélioration dans la désolation ; aube au gris sale et brume poisseuse du bout de la nuit, cisailée des instantanés des deux corps inanimés de ses amies, isolées, laissées à la dérive de l'électronique hospitalière. Quelques rares images oubliées de la grand-mère Benvenuti souriante strient d'une clémentine lumière le sommeil opaque.

Au réveil le duo fonctionne à l'automatique. German se branche sur la radio, un écouteur à l'oreille, la télévision branchée sur une chaîne d'information internationale 24/24, quelques articles des jours précédents accumulés sur la table de salle à manger pour préparer sa correspondance ; la rédaction attend une double page avec photos (exclusives !) pour retracer les dernières 48h. Amarante après avoir fait le plein de café, de viennoiserie et de la réduite presse du dimanche enrichie de quelques éditions spéciales, sort faire le tour d'un Panam désolé qui commence par Bichat.

À l'hôpital les nouvelles sont rassurantes : Régina sera en chambre en début d'après-midi et Marcia demain ; l'infirmière prévient que pour sortir d'un long séjour sous anesthésie elles seront un peu « dans les nuages ». Carlos a bien dormi avec un « léger antidépresseur » dont il pourra se passer progressivement arrivé en Argentine ;

c'est l'avis du médecin qui est passé le voir. Il quittera Bichat vers 14h pour faire sa valise et prendre un vol pour Buenos aires ce soir. La conversation est chargée d'émotions, mais les lourds sanglots de la veille font place à des pleurs fervents. L'aide pharmaceutique a rendu les visites sympathiques ; le consulat, les psys, les infirmières sont en odeur de sainteté...

Dans le taxi, la radio d'information commente le premier jour de deuil national ; la presse française et internationale solidaires essayent de trouver la justesse des mots et la sobriété des images en écho à l'insupportable du massacre et aux traumatismes conséquents.

Amarante son Reflex en main cueille un Paris en contraste. Le ciel clair et la température printanière surprennent les principaux centres d'attraction de la capitale fermés ou désertés de tout public : les Champs Élysées, chaussée et trottoirs, le Champ de Mars et son grand mât, l'esplanade de Notre dame sont parcourus de quelques ombres pressées. Touristes et parisiens, pour un très grand nombre, restent frileusement chez eux. L'attroupement de quelques autres sur les lieux du crime et sur la place de la République fiévreusement silencieuse contrarie l'élan général et les interdictions officielles, et, parfois, entonne une terne « Marseillaise » : inquiets ils défient la peur, se recueillent autour de la symbolique absence des morts, font montre de leur compassion pour les blessés et les proches des personnes atteintes, souhaitent le dépassement de la rage confuse et discriminatoire, signent leur résistance passive. Quelques personnes s'embrassent silencieusement dans une émulation fraternelle contre l'isolement morbide, l'absurde de la terreur aveugle, le risque de fracture d'un tacite accord de tolérance... La lumière et les couleurs se retrouvent sur les clichés d'Amarante ; à la demande elle les traitera en noir et blanc.

Dans le taxi de retour au Marais, en faisant le tri des photos, elle s'échappe à la poursuite de ses pensées : son appareil sur les genoux elle remonte le cours des 48 dernières heures... Elle accepte une invitation à dîner de son père biologique, après qu'il lui est annoncé le décès de sa propre mère, grand-mère mal-connue ; ce qui

devait-être un simple épisode en demi-teinte, se transforme coup de théâtre qui la sauve d'un attentat meurtrier. Signe du destin ou contingence ? Pourquoi la fatalité frappe -t- elle son amie d'enfance ? Un non-lieu pour elle, l'horreur pour sa meilleure amie ! Pourquoi cette chance inique pour elle ? Pourquoi ce malheur immérité pour elle ? Amoralité criante ! Pourquoi cette injustice crasse ? Qu'a -t- elle fait ou n'a -t- elle pas fait pour que la barbarie les sépare... !!!??? Si elle avait été avec elle quelque chose du cours de l'histoire eût-il été changé ? Quelque chose, oui, mais quoi !? Dans quel sens !? Suffisant !? Impossible de savoir ! Dans quel sens auraient-elles pu partager ce virage imprévisible de l'existence !? Le film ne peut être rembobiné, l'action recommencée...

Elle sait qu'il n'y a pas de sens à trouver, mais son esprit cherche malgré elle : pourquoi ? Pourquoi elle, pourquoi pas moi ? Sans le vouloir (!?) est-elle la cause de ce mal ? Qui a choisi le restaurant et l'heure du rendez-vous... !!!??? Stupide. Elle croit pressentir un malheur majeur ! Ou est-ce la culpabilité qui l'envahit ? Au-devant d'un danger qu'elle croit sentir sa pensée court dans tous les sens, s'égaré, augmente la sensation d'une présence absente et périlleuse, de perdre pied... Sa tête tourne un peu, elle ouvre la fenêtre ; une furieuse brise glacée la décoiffe, lui écarquille les yeux qui larmoient de froidure et d'auto commisération. Elle chausse ses inutiles lunettes de soleil, renifle violemment pour refouler larmes et ressentiment, renoue son écharpe, ferme plus haut l'anorak tous temps : effrayée elle s'apprête à affronter la bourrasque d'étranges remords.

À l'appartement German se précipite sur l'appareil photo qu'il échange avec son ordinateur ; il attend d'Amarante quelques lignes pour un encadré à propos des argentins blessés, et une relecture critique de l'article qu'il a écrit. Elle a du mal à rester concentrée ; la tâche est simple elle s'efforce à rester sur son travail et à refouler le flot trouble des questions qui encombrant le ciel de ses pensées.

Les urgences du journal de 13h en Argentine ont été pris en charge par les équipes des chaînes télévisées venues spécialement sur place, le déjeuner, la veille sur le pouce, a retrouvé l'allure d'une pause-déjeuner. German demande des détails sur la situation de ses amis qu'Amarante prolonge par l'évocation de son histoire ; la

chance qu'elle a eu d'avoir échappé et le sentiment de responsabilité coupable qui la poursuit... German prend le prétexte que les demandes des deux rédactions se sont normalisées, et propose pour se détendre à Amarante d'aller dîner dans une petite brasserie voisine où il a ses habitudes : irrécusable proposition. Après quelques tasses de café, le tandem se défait, le premier va courir les ombres de la ville lumière pendant que la seconde se rend à Bichat ; rendez-vous pour dîner à 20h30 au resto !

Arrivée à l'hôpital, aux urgences on la laisse rentrer comme une habituée ; Marcia dort profondément, une main est prise dans une espèce de nasse enturbannée ; la chirurgie a demandé le travail simultané de deux équipes, constituées d'un micro-chirurgien et d'un chirurgien-orthopédiste, se relayant; elle a subi trois interventions successives de plus de six heures chacune. Le chirurgien responsable sera présent vers 19h pour répondre aux questions de la Mère de Marcia qu'ils attendent. C'est très long, la main a été très endommagée par les balles qui l'ont traversée ; un travail de reconstruction est en cours. La première étape est conclue : à priori sa vie n'est pas en danger mais il faut attendre que le corps réagisse pour penser les prochaines étapes ; la perforation pulmonaire diminue sa capacité de récupération. Tout va demander patience et courage.

Amarante rencontre Regina les yeux rivés à la télévision ; elle l'embrasse avec effusion, les yeux débordent de larmes ; elle s'assied sur le lit face à face ; elles se tiennent les mains. Après qu'à sa demande, Amarante lui ait confirmé l'arrivée de son Père pour la fin de l'après-midi et lui ait donné des nouvelles détaillées de la tribu, Regina raconte : d'une voix étonnamment calme elle relate l'insupportable attentat gravé dans le détail. Comme un film au ralenti elle déroule les premiers instants : assises à chahuter avec Marcia à la terrasse d'un bar, en face d'elles trois jeunes et beaux garçons de noir vêtus sortent d'une voiture ; ils viennent souriants en courant vers elles dans un camaïeu de lumières et d'ombres, ils commencent à tirer à la mitraillette à quelques mètres de distance dans leur direction ! Elle passe de la surprise souriante à l'effroi catatonique en un instant. Le choc des impacts la secoue et la retourne comme une baudruche ; des douleurs vrillantes la parcourent, du sang

jaillit de son corps, la peur de mourir, elle crie de douleur au milieu des hurlements. Un temps immensurable de panique et de souffrance mélangées s'étend infini ; le désespoir s'installe... Claudio qui lui tient la main avec une gueule de désolation, ne cesse de lui répéter de rester calme, Marcia couchée à côté d'elle dans une mare de sang : Patricia essaye de la réveiller, elle la croit morte. Carlos manifestement blessé est assis silencieux, choqué, le regard fixe, errant ... Elle s'est sentie partir avant l'arrivée des secours ! Enfin les sirènes et les pompiers, elle est dans une demi conscience blafarde ; on la couche dans l'ambulance, perfusion, masque d'oxygène, elle est tranquille, dans un laisser-aller prête à mourir, elle ne pense plus, presque heureuse elle s'est sentie partir avec le démarrage en trombe du véhicule de secours ; on lui interdit de s'endormir, arrivée en courant à l'hôpital, « black-out total » ...

Émue aux larmes, Amarante l'écoute les yeux écarquillés, abasourdie, par la précision et la distance du récit : l'absence d'émotions dans le ton et les expressions du visage de Regina font de son témoignage un monument d'inclémence, une scène de théâtre de l'absurde qui lui labourent le ventre. Elle imagine que les médicaments sont responsables de ce témoignage hyperréaliste, tente de mettre une sourdine à ses émotions. Regina complète :

- Quand tout est arrivé, j'étais assise à côté de Marcia, on papotait, rien de très important, tu sais des trucs de nana, mais on était dans un moment où on vivait la même chose, le même trip... Quand les mecs ont débarqué et qu'ils ont commencé à tirer, moi j'ai retenu mon sac qui était sur mes genoux et Marcia s'est levée les deux mains en avant comme pour les retenir, leur dire de s'arrêter, ou pour se protéger, je ne sais pas !? C'est pour ça qu'elle est blessée à la main. J'espère qu'elle va s'en sortir ! C'est une fille tellement bien... Je comprends pas ce qui nous est arrivé, j'ai l'impression de me réveiller d'un cauchemar, je n'y suis pas !

Elle demande une confirmation de ce que lui a dit le médecin, elle pourra rentrer en Argentine dans une semaine ? Soulagée, Regina ne pleure presque pas, très émue elle fonctionne fascinée, hors d'elle. Amarante prévenue sait attribuer ce retard de pleine conscience, « un retour graduel à la vie ». Elle lui rappelle que son Père et la Mère de

Marcia sont attendus en début de soirée à l'hôpital ; ils seront accompagnés d'une personne du consulat et une assistante sociale française. Elles échangent longuement sur la personnalité de leur amie grièvement blessée. Regina ne semble pas vouloir aborder le sujet de l'attentat, Amarante respecte cette omission, lui parle de l'avenir proche : elle lui promet de revenir le lendemain au même horaire que son père pour faire sa connaissance et rencontrer la mère de Marcia qu'elle connaît mal.

À sa sortie son portable retentit : le représentant du consulat. Les parents de ses amis hospitalisés souhaitent lui parler. Le dialogue avec la mère de Marcia, Maria, est difficile ; bouleversée, désorientée, elle pleure et tout à la fois s'excuse, pose des questions à la chaîne sans attendre la fin des réponses... Sensible à son désarroi, Amarante tente de la rassurer et convient de la retrouver le lendemain à l'hôpital. La discussion avec le père de Régina en comparaison est presque sereine et objective ; après l'avoir remercié, il lui demande des nouvelles de sa fille et la confirmation de la sortie. Amarante le tranquillise, l'assure que tout lui sera confirmé par le corps médical.

Après avoir raccrochée, abasourdie, Amarante ressent les demandes réitérées de Maria comme une sorte de réquisitoire non adressée mais qui la touche ; l'état d'affliction de la mère de son amie ressemble à celui qui aurait été celui de sa propre mère ; une tristesse amère lui colle à la peau, sueur froide qui l'habille ! Une envie de pousser un coup de gueule : « Pourquoi ça, pourquoi moi ? Merde ! Je veux oublier ce cauchemar... !!! »

Dans un effort de sang-froid, elle entre-aperçoit qu'elle a beaucoup de chance dans son malheur. Ne pas s'appesantir se réfugier, dans l'action, saisir son appareil photo, prendre un taxi, faire le tour de Paris, maintenir vive la flamme du drame de ses amis, des inconnus qui ont payé de leur vie, dans leur chair le tribut de l'absurde intolérance des croyances : témoigner !

Quelques parisiens de tout crûs affrontent l'angoisse latentes des rues de la capitale qui retrouve petit à petit ses lumières, à l'image de la tour Eiffel de nouveau illuminée mais qui ne scintille pas encore d'heure en heure ; temps suspendu « in

memoriam ». L'ambiance est un degré moins tendue, les images numériques ont du mal à enregistrer l'amélioration seule l'intensité de la lumière marque une différence. Le calme dans les esprits est loin d'être revenu, au moindre cri au premier bruit suspect, la foule hystérique est prise de mouvements de panique. Amarante témoigne l'un d'entre eux place de la République : elle se réfugie dans son taxi qui démarre en trombe, téléphone à German ! Il la rappelle la télévision révèle que le sauve-qui-peut était sans cause réelle.

Les clichés du jour sont rapidement revus par le capitaine et échangés pour une image d'archive de la Dame de Fer de Paris éclairée de pied en cape ; les brèves des compatriotes tiennent en cinq lignes. Ébranlée par les émotions de la fin de l'après-midi, Amarante qui ne veut pas préoccuper sa mère, téléphone à Marcela une amie psy plus âgée de passage à Paris. Elle trouve sur l'épaule professionnellement amicale le confort de l'écoute attentive et ininterrompue qu'elle espère ; en vidant son sac elle entrevoit les conséquences du traumatisme du choc et l'apparition d'un univers de fantasmes dont elle subit l'emprise. Elle pense à téléphoner à son père, mais l'heure de la réserve à la brasserie de German a déjà sonné ; un peu tranquilisée elle se réjouit à l'idée d'un repas savoureusement copieux, arrosé d'un vin maison dans les coutumes du boss, et de tenir là l'opportunité de lui parler de son aller et retour en Corse.